

## **AMA GLORIA**

Réalisé par Maria Amachoukeli (2023)

En présence de Frédéric Mercier, journaliste cinéma

Mardi 7 mai à 20h30

### **«Ama Gloria», une fillette dans l'île de la tortue**

Marie Amachoukeli signe un petit film délicat qui parlera à tous ceux qui ont gardé contact avec l'enfance. Par Norbert Creutz



Des trois jeunes coauteurs de *Party Girl*, film d'un nouveau genre qu'on avait alors baptisé «ciné-réalité» et qui avait remporté la Caméra d'or à Cannes en 2014, on attendait encore la confirmation de Marie Amachoukeli, après celles de Claire Burger (*C'est ça l'amour*, 2018) et de Samuel Theis (*Petite Nature*, 2021). La voici, encore plus modeste et fragile quoique réelle, qui lui a valu de faire l'ouverture de la dernière Semaine de la critique cannoise.

Au contraire de ses deux complices, Marie Amachoukeli n'est pas restée fidèle à la région de Forbach (elle est la Parisienne du trio), mais plutôt à ce style simili-documentaire, avec une caméra portée collant au plus près de ses personnages. Ici, c'est pour mieux explorer le monde de l'enfance: celui de Cléo, 6 ans, séparée de sa nounou cap-verdienne bien-aimée.

#### **Récit d'apprentissage**

Gloria a pallié l'absence de la maman décédée et, le jour où la mort de sa propre mère la rappelle au pays, le déchirement est réciproque. Puis, alors qu'il n'avait nulle intention de donner suite à une proposition de visite pendant les vacances, le père de la fillette se voit contraint de céder. Et voilà Cléo qui débarque au Cap-Vert, où elle découvre que Gloria n'y vit pas seule: elle a une grande fille déjà enceinte et un garçon visiblement jaloux de leur relation. Elle est aussi préoccupée par un chantier d'hôtel en souffrance...

Alors que le parti pris de non-cadrage qui abolit le monde alentour – avec des passages en dessin-peinture animé pour exprimer l'intériorité de la fillette – commence par agacer, la réussite du film tient in fine à son projet parfaitement tenu. On y frôlera par deux fois le drame quand Cléo, à son tour jalouse du bébé qui vient de naître, commet une «grosse bêtise» suivie d'une forte envie de rejoindre sa propre maman (figurée dans son rêve par une tortue). Petit monstre d'égoïsme innocent, elle découvrira que l'amour n'est pas forcément exclusif et en tout cas pas propriétaire. Au total, un joli «film d'apprentissage», dans lequel il n'est même pas exclu de lire une allégorie coloniale.

<https://www.letemps.ch/culture/ecrans/ama-gloria-une-fillette-dans-l-ile-de-la-tortue>

Pudique et subtile, cette chronique estivale à hauteur d'enfant séduit par la douceur avec laquelle elle capte ces tourments enfantins. Entrecoupé de séquences d'animation, tantôt souvenirs, tantôt rêves, et même astuces de tournage, le récit touche grâce à une absence totale de superficialité, la caméra se concentrant sur la capture des émotions, les regards, les parties de foot sur la plage et les moments de vie. Si le film est aussi émouvant, c'est également grâce au talent et à l'alchimie entre les deux actrices principales. Lorsque Louise Mauroy-Panzani pleure, c'est toute notre âme qui est chavirée, car elle ne semble pas jouer ; ses émois, ses rires, son espièglerie sont alors captés sur le vif, offrant à l'ensemble une dimension bouleversante. Histoire(s) de femmes, le métrage a ouvert de la plus belle des manières la 62ème édition de la Semaine de la Critique, avec passion et amour du cinéma. \_Par Christophe Brangé

<https://www.abusdecine.com/critique/ama-gloria/>

## **Le film est dédié à Laurinda Correia, qui est-elle ?**

**Marie Amachoukeli:** Laurinda est la femme qui s'est occupée de moi quand j'étais petite, elle était la concierge de l'immeuble où je vivais. Elle était issue de l'immigration portugaise, et j'ai vécu une grande partie de mon enfance dans sa loge avec ses enfants. Quand j'avais six ans, elle m'a annoncé qu'elle retournait au pays avec son mari pour ouvrir un établissement et refaire sa vie auprès des siens. Ça a été la première grande déflagration de ma vie. Aujourd'hui, on est toujours en contact, on s'envoie des cartes, elle me souhaite mes anniversaires et quand je vais dans sa maison au Portugal il y a des photos de moi au milieu de celles de ses enfants et petits-enfants. Elle continue de m'appeler « ma fille ». Avec ce film, j'avais envie de raconter la place de quelqu'un qui s'occupe d'un enfant pour gagner de l'argent car c'est son travail, et comment parfois cela déborde. Dans notre société, où la place de la mère est sacralisée, je crois que c'est tabou de dire qu'il n'y a pas que les parents qui peuvent avoir un amour débordant pour leurs enfants, ou qu'à l'inverse un enfant peut ressentir cet amour-là, absolu, pour une personne qui n'est pas son parent. Tu ne le dis même pas à ta propre famille. C'est un amour secret, presque clandestin, qui n'est jamais formulé. Et justement parce qu'il est secret, j'ai eu envie de le raconter.

## **Le rôle de la nourrice, de la baby-sitter, a été représenté au cinéma, mais dans des registres très différents. Pourquoi avoir voulu raconter l'histoire de ce personnage ?**

Je trouvais fou de me dire que tous les jours, ici ou ailleurs, il y a des femmes qui s'occupent d'enfants qui ne sont pas les leurs. Ces femmes font partie de la vie quotidienne de millions de familles, mais c'est comme si on ne voulait pas les regarder, ou alors de loin, et encore moins s'interroger sur notre rapport à elles. On les nomme par leur fonction, « nounou » dans le meilleur des cas, mais derrière il y a évidemment plus qu'une fonction. Quand j'écrivais le film, une Américaine m'a dit : « It's a nanny movie ! » C'est un genre en soi aux Etats-Unis, mais ce sont plutôt des comédies type *Madame est servie* ou *Mrs Doubtfire*... Et bien sûr *Mary Poppins*, qui est le film culte de mon enfance. C'est même LA référence de mon film avec ce principe de mélanger fiction et animation. A chaque fois que je le revois, je trouve ça génial, pas seulement parce que c'est merveilleusement joué, chanté et dansé, mais parce que c'est l'histoire d'une nourrice débarquée d'on ne sait où, qui entretient un lien très fort avec des enfants pendant que leurs parents sont occupés ailleurs. Mary Poppins éprouve une tendresse folle pour ces deux enfants, et réciproquement, mais les conventions font que ça ne doit pas s'exprimer. Tout le film transpire cet amour mais il n'est jamais dit ni formulé. C'est crypto, en un sens.

## **Vous avez eu envie de faire un « nanny movie » qui ne serait pas une comédie ?**

Le principe dramaturgique du film, c'est l'amour impossible, secret et tabou, donc le mélo. Avec une série d'oscillations violentes entre des moments de bonheur fou et des moments de mélancolie absolue. Donc oui, j'ai voulu faire un mélo. Car j'adore aussi *Loin du Paradis* de Todd Haynes ou encore les films de Douglas Sirk que je regardais avec ma grand-mère, des larmes dans les yeux et des mouchoirs dans les poches.

## **Cette relation « mère-fille » est doublée d'une autre relation taboue : le rapport nord-sud.**

Gloria est ce qu'on appelle une migrante économique : elle est venue en France pour travailler et subvenir à ses besoins. C'est le tabou d'une relation désaxée, de l'héritage de la colonisation qui a fait la domination d'un continent sur un autre. J'ai d'ailleurs tenu à montrer qu'il est ici question d'argent, sans le mettre sous la table, au prétexte qu'on parle d'amour. Du coup je pose la question à plusieurs endroits dans le film. Est-ce que c'est un amour tarifé ou un vrai amour ? Est-ce que c'est un travail ou une vocation tendre ? Il existe une injustice par rapport aux enfants de Gloria restés au Cap-Vert. C'est un cas qu'on retrouve en permanence : des enfants qui grandissent sans leur mère parce qu'elle est obligée de se déplacer pour subvenir à leurs besoins. Qu'est-ce que ça questionne, ici et là-bas ? Pourquoi on en parle si peu alors que c'est si commun ? Qu'est-ce qu'on ne veut pas regarder ?

## **Votre rencontre avec la Capverdienne Ilça Moreno, qui interprète Gloria, a été déterminante ?**

J'ai rencontré beaucoup de nounous, de plusieurs générations. Elles m'ont confié leurs histoires. Et puis j'ai rencontré Ilça Moreno par l'intermédiaire de la directrice de casting qui a eu un coup de foudre pour elle, suite à une première rencontre et un premier essai. Ilça ressemble énormément au personnage de Gloria. Son parcours est très proche de celui du film, à moins que ce ne soit l'inverse. A l'origine, elle est infirmière au Cap-Vert. En arrivant en France, elle s'est occupée d'enfants, en particulier d'un garçon handicapé, avec qui elle a vécu deux ans et dont elle était très proche. Elle m'a raconté pudiquement une partie de sa vie, son village et ses trois enfants qu'elle a dû laisser à sa mère. La rencontre avec Ilça m'a permis d'enrichir le scénario, de l'inscrire dans la réalité d'un pays. Ilça avait fait un peu de théâtre au Cap-Vert, elle est drôle, avait des dispositions naturelles. Puis, elle a le goût des aventures et l'idée de retourner au Cap-Vert pour un film l'animait beaucoup. Alors on a décidé d'embarquer ensemble dans cette aventure. (...)

Extrait du dossier de presse du film : propos recueillis par Baptiste Etchegaray, mars 2023